

Le Bal de l'Internat Parisien

« Tout homme porte en lui un cochon qui sommeille ! » Au moins, puisqu'il dort, laissons le dormir ; ou si, pour limiter ses rêves, nous voulons quelquefois le réveiller, gardons-nous d'inviter le public au petit lever de notre compagnon d'âme.

Nous comprenons qu'énergés par un travail fébrile, des étudiants en médecine parisiens se livrent pour leur détente à tel plaisir bruyant que peut réclamer leur âge. Que ces Messieurs ne demandent point le programme de leurs fêtes à leurs mères, nous le comprenons encore. S'ils veulent danser, qu'ils dansent ! S'ils veulent des compagnes, nous ne pouvons pas les empêcher d'en prendre. Qu'ils s'arrangent toutefois avec la police pour la toilette de ces dames dont l'esthétique gagnera toujours à être vêtue ! Nous ne pouvons ni contrarier leurs goûts, ni attenter à leur liberté. Nous les laissons tranquilles. Qu'ils nous laissent en repos !

Nous leur demandons seulement de faire leurs petites cochonneries chez eux en telle compagnie qui leur plaise, dans un local bien fermé où ne voie que qui veut aller regarder, où personne ne pourra se plaindre d'avoir vu, puisque personne n'aura été obligé d'y aller voir !

Mais, sur la voie publique, halte-là, Messieurs ! Elle est à tous et à tout, excepté à la raillerie de choses respectables et à l'obscénité. Pour s'amuser, les étudiants ne sont point autorisés à froisser les croyances les plus sacrées et à outrager les sentiments les plus nobles. Si un étudiant se promenant sa sœur au bras, voyait l'accoster un marchand de cartes transparentes, qui se mettrait à régaler les yeux de cette jeune fille, du gras spectacle de sa grasse marchandise, il est probable qu'il appellerait un agent et lui remettrait par les oreilles le dégoûtant camelot, l'échine vigoureusement bâtonnée.

Ce qui est sale sur des cartes est sale sur des bannières, et ce qui ne peut être exposé aux yeux d'une jeune fille par un camelot ne peut être davantage exposé aux regards d'une foule par des jeunes gens de bonne éducation. Nous ne voyons pas d'ailleurs quelles réjouissances intellectuelles se sont offertes là ces étudiants.

Ce n'est plus l'esprit gaulois plus ou moins égrillard, mais gai, mais malicieux ; hardi et légèrement effronté si l'on veut même, mais tout ensemble bien élevé et encore galant, qu'avait autrefois, dans ses plaisirs, l'élève des universités en goguette ; c'est le gros sel lourd et pataud, volontairement dégoûtant et grossier, insultant pour la femme bien élevée qui passe, c'est la démanaison sensuelle du débauché qui veut qu'on l'allume, c'est quelque chose de puéril et de sénile à la fois, la raillerie bête des choses religieuses et des choses propres, c'est comme une orgie de vieux défroqué qui demande, pour exciter ses convoitises et flatter sa haine, l'antithèse odieuse de la lubricité et des vêtements d'église.

Étudiants, amusez-vous tant que vous voudrez. Soyez jeunes, vous ne le serez pas longtemps ; mais amusez-vous sans outrager la femme et sans insulter aux croyances que vous avez eues et que vous retrouverez un jour.